

64 : Des temps et des dieux

Le courrier de Cassandre n°64 pour une carte du Monde nouvelle, pour une géographie "curieuse" vous est offert ce 04.11.07 par les cafés-géo.

Le promontoire de Sant'Elia, à Cagliari, capitale de la Sardaigne, porte au-dessus de la crique foraine abritée du mistral une dédicace carthaginoise à Astarté. Elle se trouve à quelques mètres à peine d'un ermitage médiéval dédié à Elia, un béatifié, bien entendu. Juste au-dessus, couronnant la falaise, une caserne aujourd'hui désaffectée. On a les couronnes que l'on peut. C'est presque l'histoire et la géographie du monde occidental qui se trouve en ce lieu inscrite : la plage aux barques jetées en vrac sur les échelles, un sanctuaire élevé par des marins et des colons, un lieu de fixation de défricheurs de garrigue, l'usage militaire du moindre relief en bord de mer. L'abandon et la déprise marquent notre époque à l'épaule : dans le cours du temps, l'époque de la jouissance urbaine succède à la guerre, à la conquête agraire et à la foi.

Est-ce une constante humaine, par conséquent un fait éminemment géographique ? Un modèle de comportement ? Sinon, quel sens donner à ce qu'a révélé le sanctuaire du dieu « fondateur » de la Sardaigne, découvert par hasard à Antas, perdu dans les bois qui avaient reconquis les collines abandonnées ? Dans des restes du temple, une vingtaine d'inscriptions en langue punique, sur pierre et bronze, parlent du dieu Sid, maître de la chasse aux v-ive siècles avant notre ère. Les Romains n'occupent la Sardaigne qu'à la fin du siècle suivant. Et aussitôt un temple romain prend la place et le rôle du temple punique, qui s'était lui-même installé à proximité des débris d'un temple commun à plusieurs villages nuragiques de l'âge du Bronze, mille ou deux mille ans auparavant. Ainsi font presque toujours les nouvelles religions. Pour périmer les anciennes, elles se posent délibérément sur les lieux mêmes où elles prospèrent. Périmer les cultes enracinés, puis les détourner... Les religions changent de territoire selon la force des sociétés. La foi dure.

En ce début de matinée du 12 août 2007, le *scirocco* est arrivé soudain d'Afrique. Il a été pendant deux heures aussi violent que le *maestrale*, qui soufflait sur la côte occidentale de la Sardaigne deux jours plus tôt. C'est dans les parages du cap Spartivento - le bien nommé - que s'entrechoquent ces dieux furieux, et aussi que paraissent le *libeccio* poisseux rasant les flots ou le *gregale*, qui a bondi loin à l'Est par-dessus l'Apennin. Bientôt l'air monte à 23°. Il fait si sec que le bord des marais rosit puis s'ourle d'un sel étincelant, alors que l'étang devient plus rouge que les flamants. Les chiens tirent la langue, les chats s'électrisent et s'irritent. Les oiseaux se taisent. Même le mainate de la porte du bar, qui demande d'habitude à tout client qui se lève : « *hai pagato ?* ». Tout le monde vit courbé. 14 heures : l'air se calme. L'if et le thuya reprennent leur port de crayon. Les derniers pétales s'ajoutent au tapis rose, au nord du pommier du Japon. Le *traghetto* de la Tyrrhenia découple les amarres qu'il avait renforcées face au Sud et, dans le port, le clapot cesse de grimper sur les quais. Toute la ville, tous les toits sont couverts d'une poussière ocre brun. Le ciel s'assombrit, comme toujours par temps de *scirocco*, de nuages grossis des vapeurs venues de la mer médiane. Il y aura demain matin des coulées rouge sang sur les vitres des voitures. Jamais la rosée n'aura si bien porté son nom.

À partir d'un certain âge, on ne peut plus, décidément, voyager autrement qu'en prenant le temps d'apprécier les menues joies de la vie, qui font les « choses vues » et leurs échos. Et de laisser résonner tout ce qui multiplie, à partir d'un plouf ! originel, les cercles concentriques du savoir acquis. Le fondateur de l'archéologie sarde, La Marmora - quel beau nom ! -,

prospectait cette île à cheval. À l'époque, il trouvait lui-même critiquable sa manière de faire. Il se reprochait la perte des détails qu'entraînait le cheval, ce moyen de transport rapide, et demandait que l'on excusât sa légèreté au motif que, voyant de plus haut, il pouvait voir plus loin. Cet homme devait être un fameux observateur. En 1968, un de ses disciples, Sabatino Moscati, tenté de « faire la révolution », se mit en tête de plutôt consigner ses souvenirs d'études méditerranéennes et, ainsi, de retourner voir où était passé le passé (*Avventura archeologica*, G.Carini editore, Roma). Quand il écrit, il s'attarde volontiers sur la « *Sardegna sconosciuta* », la Sardaigne inconnue des montagnes de l'Est et des plages où le roc tombe à pic dans la mer. Aucune route, des sentiers qu'arpentaient encore les mules des contrebandiers, au moment où la civilisation automobile déroulait irrésistiblement jusqu'au fond des maquis l'asphalte calibré nécessaire aux gommages synthétiques.

*



L'ithyphalle musicien d'Ittiri (d.r.)

Il y a plus de trente ans, la famille de Luigi Lai vint s'établir pour de bon dans une région sarde que seul le régime mussolinien avait tenté de sortir de l'enclavement, de la malaria et du banditisme. Il en subsiste, parmi d'autres vestiges, les bâtiments emblématiques de la colonie pénitentiaire de Castiadas, où furent envoyés en « pénitence » - quels pénitents ! - des opposants au régime et quelques homosexuels, comme le rappelle au cinéma *Une journée particulière*. Aujourd'hui, la région autonome sarde vient de réhabiliter ces lieux d'exil comme centre culturel pour la distraction des touristes. Dans les alentours, les familles vivant à l'intérieur de l'île et disposant de quelque bien avaient fait construire des maisonnettes pour passer des étés frais au bord de la mer. Elles n'avaient hélas pas prévu l'expansion ubiquiste des vacanciers teutons et les besoins d'argent de la municipalité, qui transforma les terrains du rivage en tennis grillagés, volley-balls, mini-golfs, friteries à sono puissantes, *Bierstube* et baraques *mit Wurst*. Les « locaux » ont dû apprendre et ont appris à ignorer le vacarme régnant et à ne sélectionner, pour survivre, que leur bruit propre entre avril et septembre. Il est vrai que, le reste de l'année, ils se hissent un peu plus haut dans leurs villages. Sauf quelques

professionnels, le Sarde a la réputation de ne pas aimer la mer. Le souvenir de la malaria gronde.

Parmi les vestiges qu'aurait pu retrouver La Marmora, une statuette votive en bronze remonte au IX^e siècle av. J.C, donc à l'âge des *nuraghe*, si typique de la Sardaigne. Elle représente un berger ithyphalle jouant un instrument toujours joué dans le sud de l'île, *Is launeddas*. Il s'agit d'un triple chalumeau en roseau. On joue cet instrument en pratiquant la respiration circulaire, si peu aisée et naturelle que les malins ont ajouté une outre comme relais pour permettre au joueur de souffler et respirer normalement. Ces malins ont l'accent écossais et disent la chose de manière charmante : *it is a double-chantered bagpipe, without the bag*. Une cornemuse sans outre pour recueillir le souffle du joueur et assurer un son continu, est-ce une cornemuse ? Un soldat sans jupe, est-ce un Écossais, et avec jupe et bas blancs, est-ce un *evzone* ? Pour *Is launeddas* (*Is* est l'article *Le* en sarde), ce sont les joues gonflées du joueur qui servent d'outre. Celui-ci use les trois-quarts du temps du souffle qu'il vient d'inspirer et pendant le quart de temps où il inspire, il vide ses joues dans l'instrument pour garder le son au même niveau.

Des trois tuyaux que le joueur prend en bouche en même temps, le plus long (*tumbu*) tient en permanence une seule note grave, le bourdon (on l'appelle ailleurs *continuo*). Le plus court (*mancosedda*) et le moyen (*mancosa*) sont percés de quatre trous permettant aux doigts de jouer la mélodie, à la quinte l'un de l'autre. Il s'y ajoute un cinquième trou, appelé *arrefinu*, laissé libre. Le *mancosedda* est maintenu de la main droite seule.

Cet instrument est extraordinaire, mais non pas parce que c'est un instrument polyphonique à lui tout seul ! L'extraordinaire vient du fait que, du début à la fin du morceau, qui peut durer une heure (une messe, par exemple, ou une danse paysanne - c'est plus que trois minutes de tango ! -), il demande au musicien quelque chose d'inouï : ne jamais cesser de faire entendre un son continu, puissant et régulier alors même qu'il parvient le quart du temps à souffler par la bouche pendant qu'il inspire par le nez.

Pourquoi parler si longtemps de cet instrument ? Pourquoi s'intéresser à la Sardaigne antique, comme avait pu le faire Maurice Le Lannou dans son ouvrage que lisent encore les Sardes lettrés ? Pourquoi risquer de donner au lecteur l'impression d'une nostalgie pour des temps disparus ? La réponse est simple. Parce que, parmi toutes les géographies possibles, la géographie des traces est l'une des plus enrichissantes. Parce que la géographie du présent est issue de savoirs et de pratiques qui ont organisé la vie de générations entières. Parce que nous avons de plus en plus les moyens de mettre au jour les formes issues de l'histoire pour construire un avenir qui ne sera pas seulement fait d'assemblages artificiels. Parce que la géographie du globe ou de l'une de ses régions mêle inextricablement, avec des liaisons invraisemblables, des éléments du passé lointain et l'invention d'éléments du futur proche. Parce que, dans tous les cas, c'est au corps humain que les inventions sont finalement destinées, quel qu'en soit l'usage et quel que soit le corps.

La statuette (votive ?) du musicien, fondue au temps des *nuraghe*, est exemplaire pour le géographe parce qu'elle unit des pans entiers peu pratiqués de la géographie. Elle témoigne d'une recherche pour dépasser la durée d'une vie, toujours trop courte. Par quel procédé ? Par la création d'un son continu combinée à l'ithyphallisme. Cette création ramasse dans un seul personnage la musique et les croyances, les possibilités concrètes du souffle humain et la représentation symbolique de la reproduction de l'espèce.

Cassandre